

Le système éducatif japonais, avec Christian Galan

Générique

Voix multiples

On R.

Voix féminine

On R, le podcast.

Introduction

Sophie Chaulaïc

Bonjour à toutes et à tous. Bienvenue sur *On R*, le podcast de l'Université Toulouse Jean Jaurès. Je m'appelle Sophie Chaulaïc, je suis journaliste et je vous propose, le temps d'un trajet en métro ou en bus, de tout comprendre sur un sujet de recherche.

C'est un champ d'études plutôt rare en France que nous abordons aujourd'hui. Notre invité fait partie de la poignée de chercheurs qui travaillent sur l'éducation au Japon.

Bonjour Christian Galan.

Christian Galan

Bonjour.

Sophie Chaulaïc

Vous êtes professeur en langue et civilisation japonaises à l'Université Toulouse Jean Jaurès, chercheur à l'IFRAE (Institut Français de Recherche sur l'Asie de l'Est), rattaché à l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), Paris Cité CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), et vous avez récemment publié *L'École japonaise au défi des inégalités, la fin du mythe égalitariste*, aux éditions Le Bord de l'eau.

La double fonction de l'éducation scolaire au Japon

Sophie Chaulaïc

Nous allons parler ensemble de l'éducation scolaire qui, dans la société japonaise, n'a pas que pour mission de transmettre des savoirs. Quelle est alors sa fonction ?

Christian Galan

C'est un bon début pour aborder la question du système éducatif japonais. L'école élémentaire et le collège constituent au Japon ce qu'on appelle l'école obligatoire, qui dure neuf ans et qui a effectivement une double mission.

Bien sûr, apprendre les bases : lire, écrire, compter, ainsi que des notions d'histoire-géographie, exactement comme chez nous. Mais ce programme ne constitue que la moitié du rôle de l'école, qui doit par ailleurs socialiser les enfants, c'est-à-dire leur apprendre les règles de comportements, d'attitudes, d'habitudes qui sont celles des Japonais.

L'école a pour ainsi dire comme fonction de « fabriquer » des Japonais, de manière à ce qu'ensuite ils s'insèrent dans la société en harmonie avec les autres. C'est une tâche importante. Nous pouvons le résumer de manière très simple : les enfants japonais, surtout à l'école élémentaire, ont des programmes scolaires horaires qui sont parmi les plus bas de l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développement Économiques). Mais dans le même temps, le Japon fait partie des deux ou trois pays où les élèves passent le plus de temps à l'école. Bien sûr, ils n'ont pas que des cours, ils font tout un tas d'autres choses, de l'entretien de l'école jusqu'à des activités de club, le vivre ensemble, etc.

Sophie Chaulaïc

La journée d'un écolier au Japon dure donc bien plus longtemps que chez nous ?

Christian Galan

C'est plus compliqué que ça. Elle dure plus longtemps si l'on prend en compte le fait que les enfants, souvent, après l'école, vont dans des écoles ou des entreprises scolaires, soit pour essayer d'aller plus loin ou plus vite que les autres, soit pour essayer de rattraper le retard.

Si nous prenons seulement la durée de l'école, c'est plus ou moins comme chez nous : de 8h00 ou 8h30 à 15h ou 16h. Mais la coupure est forte. À partir de 13h ou 14h, il n'y a plus de cours. À la place, ce sont des activités de club, des activités sportives, des activités culturelles. Dont l'objectif, à nouveau, c'est à la

fois l'objet du club en lui-même, et le fait de gérer cette activité entre enfants, d'apprendre, de socialiser les comportements.

Le coût de l'école et la crise financière

Sophie Chaulaïc

Ce que vous décrivez permet de comprendre que l'éducation, dans sa globalité, est un socle sociétal important. Est-ce que ça signifie qu'elle est essentiellement publique ?

Christian Galan

Tout dépend du niveau que vous considérez. Le niveau pré-élémentaire est à 80 % privé. L'école élémentaire, en revanche, est publique à 99 %. Le collège est public à 90 %. À partir du lycée, la part de privatisation commence à être plus importante, puisqu'à peu près un quart des lycées sont privés. Enfin, à l'université, on revient presque au niveau de l'école pré-élémentaire avec environ 80 % d'établissements privés.

Sophie Chaulaïc

En préparant cet entretien, vous me disiez que le coût de l'éducation est très important pour les parents japonais. Ce qui peut paraître paradoxal s'il y a une grosse part de public.

Christian Galan

Le public est en partie payant, ce qui peut être difficile à comprendre pour un français. Ce qui est gratuit, ce sont les cours et les frais d'inscription. Sauf qu'il existe énormément d'autres frais : les tenues scolaires, le cartables (qui est très cher), les activités de club, les voyages scolaires, les cotisations diverses, etc.

À partir du lycée et à l'université, les frais d'inscription et les frais de cours sont payés par les lycéens et les étudiants. Dans le cadre de mon dernier livre, j'avais justement fait les calculs. De mémoire, la scolarité la moins chère pour les parents japonais, si tout est fait dans le public (ce qui est rare), représente à peu près 65 000 euros par enfant. Dans le privé, cela peut monter à 90 000 euros.

Cela dépend aussi de ce que vous faites, surtout à l'université. Si vous suivez des filières scientifiques, c'est plus cher. Si vous faites par exemple un cursus de médecine, cela peut atteindre des sommes qui nous paraissent folles, jusqu'à

250 000 euros.

Sophie Chaulaïc

Il y a quelques années il y a eu un contexte de crise financière au Japon. Au vu des chiffres que vous m'annoncez, si l'on y ajoute les difficultés économiques du pays, cela a eu des conséquences sur la démographie ?

Christian Galan

Ce qui a surtout eu des effets sur la démographie est antérieur à cette crise. Les causes principales de la dénatalité au Japon sont essentiellement liées à l'absence de structures pour les mères avant l'école élémentaire, et la « tradition » japonaise qui consiste à ce qu'une femme, lorsqu'elle devient mère, elle n'est que mère. Elle arrête ses études ou quitte son travail. Ce système a poussé beaucoup de jeunes femmes et de jeunes couples à sans cesse retarder le moment de fonder une famille et d'avoir des enfants.

La crise économique a quant à elle eu un effet postérieur en impactant la sortie de l'université. Au Japon, il n'y a pas de grandes écoles. L'université « contient » les grandes écoles. Les familles poussent donc leurs enfants à aller à l'université, avec l'idée qu'à la sorte cela leur garantira un emploi stable et bien rémunéré. Or, la crise a joué sur ça et a fragilisé la sortie de l'université.

Sophie Chaulaïc

Cela signifie qu'ils restent plus longtemps à l'université ?

Christian Galan

Non, en général ils y restent quatre ans. Au Japon, ce qui est difficile ce n'est pas de sortir de l'université mais d'y entrer. Une fois qu'on est entré, sauf si l'on fait de grosses bêtises ou si l'on abandonne, on est sûr d'en sortir.

Le problème, c'est que désormais, les jeunes qui sortent de l'université n'ont plus systématiquement un emploi correct et stable. On ne leur reconnaît donc plus, ou ils ne se reconnaissent plus la capacité financière de fonder une famille. Ce qui accentue la dénatalité.

Le « moyennisme » japonais

Sophie Chaulaïc

Pour revenir sur l'éducation et sa fonction, vous dites que l'école a pour vocation de créer des individus « moyens », et vous avez même conceptualisé le terme de « moyennisme ». Qu'est-ce que cela signifie ?

Christian Galan

Le « moyennisme », c'est un concept que je prends à Karl Polanyi, un célèbre économiste, qui avait employé ce concept pour parler de la société américaine dans les années 1950. Pour moi, au Japon, cela se traduit de deux manières : la première est académique et la deuxième est comportementale.

Pour le moyennisme académique, je peux rapidement donner un exemple. C'est en train de changer, même s'il y a une résistance par rapport à cela, mais jusqu'au début des années 2000, quand les parents recevaient les bulletins de notes de leurs enfants, ils n'avaient pas accès aux notes « brutes », comme c'est le cas chez nous. Ils avaient à l'inverse un positionnement des notes de leurs enfants par rapport à la moyenne de la classe. C'est quelque chose qui est radicalement différent et qui, justement forge des individus différents, car ils baignent dans cette idée.

L'autre dimension du moyennisme, c'est le moyennisme comportemental, qui s'est surtout traduit par des règlements scolaires très stricts. Là encore, cela a commencé à s'atténuer, car la société japonaise a évolué, les parents et les élèves ne sont plus du tout prêts à tout accepter. Mais chaque école a son règlement, et il est souvent question de règlements scolaires abusifs. Vous avez aujourd'hui des avocats et des associations qui luttent toujours contre ça. Pensons à l'uniforme : à partir du collège, les élèves ont des uniformes. On leur impose ces uniformes, alors ils les « contournent ». En réponse, on va créer des règlements qui vont tout calibrer. La taille et la forme des cheveux par exemple. Les filles ne vont avoir droit qu'à une ou deux coiffures différentes, certaines écoles interdisent les queues de cheval, et vous avez même des cas où cela va jusqu'à contrôler la couleur des sous-vêtements. Cela a posé énormément de problèmes. Des générations ont été traumatisées par cela et en parlent aujourd'hui.

Mais sur quoi uniformise-t-on ? Sur la moyenne. Tous les Japonais n'ont pas les cheveux raides et noirs, il y a beaucoup de nuances, mais c'est le cas de la majorité. Donc on fait une moyenne à partir de cela, et on dit : « tout le monde doit être comme ça ». Et si vous avez par exemple les cheveux un peu plus frisés, vous devez amener un certificat à l'école pour dire que c'est naturel.

Les quatre grands problèmes de l'école japonaise

Sophie Chaulaïc

Nous voyons que c'est un système très étatisé, très encadré, qui édicte de nombreuses règles auxquelles il faut se conformer. Pour autant, le système éducatif n'a pas échappé aux turbulences que l'on peut rencontrer dans d'autres pays. Quelles sont-elles ?

Christian Galan

Nous pouvons considérer que le système éducatif japonais est confronté à quatre grands problèmes : le refus scolaire, le harcèlement, la violence scolaire, et la question du suicide des jeunes. Et nous nous rendons compte que ces quatre indicateurs progressent.

Il y a une partie de cette aggravation que nous pourrions considérer comme « positive », dans le sens où les chiffres « s'aggravent » car ils sont mieux mesurés et que l'on ferme moins les yeux. De fait, quand on relève bien tous les cas, par rapport à la période où ce n'était pas le cas les chiffres augmentent.

Cependant, cette augmentation n'est pas seulement liée à cette meilleure prise en compte. Les cas les plus graves, à savoir ceux qui ont pu mener à des blessures physiques ou à des suicides, n'ont jamais été passés sous silence. Ils ont au contraire défrayé la chronique et fait l'objet d'un traitement médiatique. Or, les cas très graves sont aussi en augmentation, et cette augmentation fait comprendre que le processus est général.

Ce dont nous nous sommes aussi aperçu, c'est que les quatre phénomènes que j'ai évoqués ont explosé à la fin de l'école élémentaire. À partir des années 1960 et jusqu'aux années 1990, la compétition se situait vraiment au niveau de l'entrée à l'université, et donc à l'entrée au lycée, qui préparait à l'université. Puis cette compétition a basculé sur l'entrée dans les collèges, qui se prépare à la fin de l'école élémentaire. Il y a donc eu une accélération et une augmentation de la pression scolaire sur les enfants des écoles élémentaires.

Sophie Chaulaïc

Un carcan du système et une pression aussi que génère ce système, c'est cela l'explication ?

Christian Galan

Oui. Dans les années 1960, l'école japonaise a volontairement été voulue comme un microcosme coupé de la société. C'était sans doute tenable et efficace

dans les années 1960-1970 jusqu'au début des années 1980. Mais après, ce n'était plus possible.

Chez nous, c'est surtout aussi la société qui produit ces phénomènes, qui trouvent un écho dans le microcosme scolaire ou dans les relations scolaires. Au Japon, c'est plutôt l'école elle-même qui produit ces phénomènes, notamment le refus scolaire. Ce ne sont des enfants qui ne veulent plus étudier, ce sont des enfants qui veulent plus aller à l'école, ce qui est complètement différent. Aujourd'hui, par exemple, nous voyons comment il est possible de donner un enseignement en dehors de l'école à des enfants qui veulent continuer à étudier mais qui ne veulent plus remettre les pieds dans l'école.

Sophie Chaulaïc

Nous arrivons malheureusement au terme de cet entretien, mais la dernière question que je souhaitais vous poser est : pourquoi ? Vous avez déjà commencé à y répondre, mais pourquoi est-ce intéressant pour le chercheur français que vous êtes, d'étudier le système éducatif japonais ?

Christian Galan

Pour moi, il y a deux raisons.

La première, c'est mieux comprendre comment fonctionne la société japonaise. Parce que s'il y a une société qui est vraiment façonnée par l'école et par son système éducatif, c'est bien la société japonaise.

Le deuxième point important, c'est que l'on peut trouver dans le système éducatif japonais des éléments qui nous aident à réfléchir à notre propre système, parce que les Japonais ont mis en place des choses que nous, on voudrait mettre en place ou auxquelles on réfléchit. Soit ils les ont mis en place il y a longtemps, soit ils l'ont fait plus récemment, parce qu'ils sont dans les mêmes dynamiques néolibérales et réformatrices, mais il ont commencé avant nous. Dans tous les cas, on peut observer au Japon les effets de ces politiques.

Conclusion

Sophie Chaulaïc

Pour prolonger la réflexion, auriez-vous une référence à nous donner, de film, d'exposition, de livre ? Ce que vous voulez.

Christian Galan

J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Il y aurait beaucoup de films ou de livres à proposer, mais je vais être très classique. Je pense qu'il y a des mangas qui sont extrêmement intéressants et que toute personne qui s'intéresse au Japon doit avoir lu. Donc pour reprendre un petit peu de certains des thèmes que l'on a abordés, je vous proposerai deux mangas.

Le premier manga, c'est celui de Asano Inio qui s'appelle *Bonne nuit Punpun*. Le titre est très bizarre, mais c'est l'histoire d'un enfant dans la société japonaise et les problèmes qu'il rencontre. C'est assez noir. C'est justement le côté de la société japonaise qu'on ne voit pas en général. Car ce manga n'a pas été écrit pour les étrangers, mais pour les Japonais. C'est en cela qu'il est pour moi vraiment intéressant à lire.

Le second, puisque nous sommes 80 ans après la bombe atomique de Hiroshima cette année, et qu'un éditeur français est en train de republier cet ouvrage, je conseille à tout le monde de lire *Gen d'Hiroshima*, qui est un manga de Nakazawa Keiji, en grande partie autobiographique et dans lequel il est question de l'école, du rapport à l'État, des effets de la bombe et de la manière dont les victimes de la bombe ont été accueillies ou traitées par la population japonaise.

Sophie Chaulaïc

Un très grand merci Christian Galan d'avoir accepté notre invitation.

Christian Galan

Avec plaisir.

Sophie Chaulaïc

On R est une production de l'Université Toulouse Jean Jaurès, portée par le Centre de promotion de la recherche scientifique, le service Communication et le Pôle Production – Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique de l'UT2J. La réalisation est signée Cédric Peyronnet du Pôle Production – Le Vidéographe. *On R* est diffusé sur *Miroir*, le média numérique de l'université et est accessible via le site www.univ-tlse2.fr de l'UT2J. Vous pouvez aussi retrouver *On R* sur les différents comptes de l'université et sur les plateformes numériques.

Générique de fin

Voix multiples

ON R : Le système éducatif japonais, avec Christian Galan

On R.